L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 14 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 14 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La condamnation de l'Impôt sur le Revenu.

L'arrêt dont la Cour Suprême des Etats-Unis a frappé cette malencontreuse loi sur le Revenu, a fait l'effet d'un coup de foudre. Il l'a anéantie. Ses plus chauds partisans ne veulent plus en entendre parler ; on en demande déjà à cor et à cris le rappel. Nous le croyons volontiers; il n'en reste que ce que l'on n'aurait jamais dû y mettre, et il en est sorti justement ce qui devait en faire le fond. On voulait frapper les richissimes propriétaires fonciers qui ne font rien de leurs dix doigts et passent leur vie à grignoter leurs gros revenus, quelquefois à New York, le plus souvent, à Paris, à Londres ou à Rome. Ils sont précisément exempts de toute taxe.

On s'était flatté de saigner à blanc les porteurs de bons, la classe la plus opulente du pays ; ils échappent également à la taxe.

S'il y avait une classe qui dût être épargnée, c'est celle des industries, des fabricants, des propriétaires d'usines de toute sorte. Ceux-là, au moins, sont utiles; ils produisent, ils font vivre des milliers et des millions de travailleurs; ils tirent parti des ressources du pays, ils l'enrichissent. Ce sont eux qui paieront pour tous. On n'a jamais commis plus flagrante, plus odieuse injustice. C'est là une loi abominable, honteuse dans un pays libre et démocratique.

Mais il n'y a encore là que demi-mal. Voici qui est plus grave.

Du moment qu'ayant quelque fortune, je gagne à rester inutile à mon pays, tandis que je perds à me rendre utile, j'aime bien mieux vivre tout simplement, de mes rentes et quitter une industrie, une fabrique qui me causent plus de traças qu'elles ne me rapportent de profits. De là, abandon du travail et appauvrissement du pays, comme conséquence de cette odieuse loi.

Rien à répondre à cet argument.

Voilà où nous mène la mesure économique, fausse, injuste, maladroite, désastreuse, que nous devons à un Congrès qui, une fois dévoyé, n'a fait qu'errer à l'aventure et n'a commis que des sotises.

A qui la faute, et qui doit-on rendre responsable de ce qui arrive ? Est-ce la Cour Suprême ?

On ne nous fera jamais croire que la Cour Suprême, l'autorité judiciaire la plus haute, la plus respectée et la plus respectable du pays, n'ait pas la raison pour elle, en pareille affaire; encore moins qu'elle ait cédé à une condescendance coupable pour telle ou telle classe de propriétaires.

Une pareille supposition est inadmissible, injurieuse même. La Cour Suprême est parfaitement au-dessus de toutes les faiblesses, de toutes les compromissions dont sont susceptibles les politiciens.

Mais alors, qu'en faut-il conclure ? que le législateur légifère à l'aventure, sans s'être rendu compte à l'avance de la portée de ce qu'il fait. Il devrait devrait y avoir près du législateur un corps quelconque qu'il dût consulter dans les cas douteux, afin d'éviter des mésaventures comme celle qui arrive à la loi sur le revenu. L'autorité du législateur s'en trouve singulièrement diminuée devant l'opinion publique.

La moralité à tirer de tout cela, c'est qu'il ne faut ni lâcher la proie pour l'ombre, ni vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué; c'est que, quand on a une source de revenu sûre, abondante et dont personne ne se plaint, comme les droits d'entrée sur les sucres, par exemple, il faut se garder de chercher à la remplacer par un autre impôt dont le moindre défaut est d'être profondément impopulaire, et dont les rentrées menacent de vous glisser, à chaque instant, des mains.

De San Francisco à la Nouvelle-Orléans.

(*Suite*)

(Voir les numéros des 5, 6 et 12 avril dernier.)

La ville de los Angeles, à l'instar de toutes les autres villes de Californie, est propre, pavée en pierre dure ou en bitume. Les rues sont larges, droites, bordées de bâtisses aux styles variés, sans exagération. Les magasins sont élégants, et les étalages ordonnés avec goût. La plupart des rues sont sillonnées de tramways à cable, des *funiculaires*, comme on dit en français, ou de tramways électriques. Le système commode des *correspondances*, ou tickets que vous délivre le conducteur et qui vous donnent droit à un passage sur une ligne transversale, existe partout. Ce système, originaire de France, implanté depuis longtemps dans les villes du nord et de l'est des Etats-Unis, permet de se diriger dans n'importe quel sens, et favorise principalement les ouvriers et les employés qui peuvent ainsi, pour cinq cents, se rendre dans n'importe quelle partie de la ville. Les compagnies de *street cars* de la Nouvelle Orléans, devraient enfin l'adopter bientôt.

Une tache dans cette splendide cité. La première chose qui frappa mes yeux en y débarquant, un jeudi à 7 heures du soir, fut une procession de l'armée du Salut (Salvation Army). Une quinzaine d'individus, hommes et femmes, vêtus de casaques rouges, de pantalons et de jupes fripés et frangés par l'usure,—sans compter quelques enfants, à la lumière des torches, au son du tambour de basque et de la grosse caisse, parcouraient les rues en chantant à tue-tête. Ils s'arrêtent devant les établissements de boissons qui ne leur plaisent pas, et là, hurlent leurs chants dolents pendant des heures entières. Le malheureux propriétaire enrage en voyant ses clients affolés s'enfuir comme les oiseaux aux premières gouttes de l'orage.

J'ai cependant observé dans les rangs de la Sainte Armée des nez enluminés et des faces rouges qui ne dénotaient pas chez leurs propriétaires une consommation exagérée d'eau et de glace. A ce propos, une bonne anecdote qu'on m'a contée, démontrera la sincérité de ces puritains. Un Français, tenant un bar non loin du siège de l'Armée du Salut, avait eu le malheur de déplaire à son général, lequel envoyait régulièrement le régiment sacré devant sa porte. Dans les prônes dudit général et de ses lieutenants, le nom de la malheureuse victime revenait à chaque instant, et les malédictions des prédicateurs pleuvaient sur sa tête. La clientèle disparaissait petit à petit, et la ruine s'avançait à pas lents, mais sûrs. Désespéré, le marchand de liqueur va trouver le général et lui tient à peu près ce langage :

—"Vous me harcelez, vous me ruinez, sans aucun profit pour vous. Je viens vous proposer un arrangement. Laissez-moi vendre en paix ma marchandise, et je vous donnerai 10 pour cent sur ma recette, sans compter le whisky qui vous sera personnellement nécessaire."

La proposition fut sur-le champ agréée, et, à partir de ce jour, le Français fut cité comme le modèle des débitants dans les prêches de l'armée Sainte, et notre homme fit une petite fortune.

Il est facile à deviner, étant donné ce que je viens d'écrire, que la Loi du Dimanche fleurit à Los Angeles dans toute sa splendeur. Elle n'atteint pourtant que les établissemenes de boissons. Tous les autres magasins de détail sont ouverts le dimanche. Mais, malheur au propriétaire de bar qui est pris *flagrante delicto*. Il y va de sa licence, d'une forte amende et de la prison.

Cet état de choses tient à ce que la majorité de la population actuelle est immigrée du Nord et de l'Est des Etats-Unis, attirée par le beau ciel et la fertilité du sol. La population primitive, d'origine mexicaine, disparaît de jour en jour, et l'espagnol, qui était la langue parlée jadis, fait place à l'anglais.

La culture principale de la Californie du Sud est celle des arbres fruitiers de toute sorte. Peu de vigne, si ce n'est le plan appelé de la Mission, dont les raisins produisent les vins doux. Les Port, les Sherry et les Angelica de Los Angeles, sont les plus renommés. Quant au vin ordinaire, il est de qualité inférieure, probablement parce qu'il est mal fait, et mal soigné.

L'élevage des moutons se pratique en grand sur les hauts coteaux. Il est fait par des Basques ou des Dauphinois. Un certain nombre y ont fait d'assez jolies fortunes ; mais voilà deux ans qu'ils subissent des pertes considérables, dues à l'extrême et longue sécheresse, et à l'abaissement du tarif sur les laines brutes étrangères. Ceux qui s'avaient pas de fortes avances ont été complètement ruinés.

Si la Californie n'a jamais d'hiver, et ne subit pas nos chaleurs torrides du Sud, elle est affligée de sécheresses telles qu'il serait impossible de récolter quoi que ce soit, si l'industrie humaine n'avait trouvé le moyen d'irriguer terres et prairies par des réservoirs creusés sur les hauteurs, desquels l'eau est dirigée sur les champs des abonnés. En sorte que, comme l'habitant des villes, l'homme des campagnes, en Californie, achète tant de milliers de gallons d'eau qui lui sont distribués au gré de son désir.

Nous allons laisser Los Angeles, pour nous diriger vers San Francisco. On m'apprend qu'un bateau fait le service entre ces deux villes, par le Pacific, en longeant les côtes. Comme le chemin de fer passe dans l'intérieur, et que je pourrai le prendre au retour, je me décide pour le bateau. Le train qui mène à la mer part à 5 heures du soir. Nous arrivons au port à 6 heures. Le *San Benito*, petit navire à vapeur, nous attend et lève l'ancre aussitôt que nous avons embarqué.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

(*A suivre*)

RESTONS FRANÇAIS

Monsieur l'Editeur,

L'autre jour, dans votre estimable journal, sous le titre, "*Une enquête franco-allemande*," nous lisons que le *Mercure de France*, d'un côté, et la *Nouvelle Revue allemande*, de l'autre, avaient eu l'idée de poser à un certain nombre de personnalités françaises et allemandes la question suivante :

"*Toute politique mise de côté, êtes-vous partisan de relations intellectuelles et sociales plus suivies entre la France et l'Allemagne, et quels seraient, selon vous, les meilleurs moyens pour y parvenir ?*"

Et M. Jules Huret écrivait que les savants, les économistes, les écrivains, les sociologues et les professeurs interrogés —pas les artistes—tant français qu'allemands, avaient répondu, excepté pourtant "les professionnels de la politique".

Les uns acceptaient favorablement l'idée, les autres l'accueillaient sous réserve, les troisièmes s'y montraient indifférents, et les quatrièmes, comme Henri Rénier, en riaient, disant : "Que nous vaudrait un accord plus intime, sinon d'entendre, au concert Lamoureux, l'*Hymne à Égir*, de voir, au Champs de Mars, un tableau de l'empereur d'Allemagne, ou de l'écouter faire une conférence à la Bodinière ?" Casque en tête et rabre au poing, ajoutons-nous.

Les Allemands, à vrai dire, admettaient volontiers la chose, sans grand enthousiasme pourtant, à la condition que.... la France marchât dans les pas de l'Allemagne et la suivît docilement. M. Adolf Wagner, professeur de l'Université de Berlin, dit que la guerre de 1870 et le traité de Francfort ont tout réglé et qu'il n'existe plus de *question* d'Alsace-Lorraine." Il a vu cela dans un livre allemand, dont le caractère est gothique comme la langue.

Et pourquoi n'avoir pas consulté Guillaume II, qui lui-même est un savant et un sociologue ?

Mais quand le *Mercure de France*, qui n'a rien du *Mercure galant*, et qui doit être ce vieux *Mercure français* que Théophraste Renaudot a connu, soumet sa merveilleuse idée à la *Nouvelle Revue allemande*, ne prête-t-il pas quelque peu à rire par sa naïveté singulière lorsqu'il commence sa proposition ou son invitation par la précaution d'*une politique mise de côté ?*

Car il n'est pas bien facile, que nous sachions, de mettre la politique de côté, de la supprimer entre la France et l'Allemagne, et la seule pensée en est parfaitement ridicule. Si vous pouviez supprimer la politique d'un peuple, c'est-à-dire sa vie et sa civilisation, que resterait-il à ce peuple comme caractère et comme virtualité ? La France et l'Allemagne ne sont pas des antipodes. Elles se touchent. A leurs frontières indécises ou faussées, de leurs forteresses armées et menaçantes, à l'Est de la grande brèche des Vosges et non loin du Rhin où l'histoire est française, héroïquement française, les deux peuples se regardent d'un œil qui n'a rien d'absolument tendre ; et si Pierre Dupont, hier, dans le généreux enthousiasme d'un poète dramatique, a pu boire à l'*indépendance du monde*, l'heure n'est pas encore venue de la fraternité des peuples dans le despotisme des gouvernements. Quant à votre république des lettres, idéale et sans frontières, agréable et fraternelle, ni française, ni anglaise, ni allemande, est-elle autre chose qu'une plaisanterie ? Ces hommes-là, divers par la langue et par la nationalité, se jalousent et se haïssent profondément. Est-ce qu'ils peuvent se ressembler, et cherchent ils à se ressembler ? Ils n'admirent, et même avec réserve, que les langues mortes et les littératures mortes. Après tout, soit dit en passant, il vaut mieux se haïr franchement que se flatter avec hypocrisie.

—Aimons-nous ! dites-vous.

Sur quelle zone des lettres, des arts, des sciences et même de la philosophie ? Et comment ces Français et ces Allemands, qui ne parlent pas la même langue de l'esprit et du cœur, qui ont un génie différent, dont les uns écrivent même en caractère gothique, peuvent-ils bien s'embrasser convenablement ? Sur quoi peuvent-ils bien s'entendre, et lequel des deux peut suivre l'autre à Paris ou à Berlin ? Berlin, la ville d'Albert l'*Ours*, de Guillaume II et du professeur Adolph Wagner, est une caserne militaire où le front des hommes libres est écrasé sous le lourd poids des casques et où l'intelligence fait l'exercice à la prussienne. Guillaume y dit : Je veux ! *Polo !*

Ces jours derniers, à propos de l'anniversaire du prince Bismarck, un octogénaire défié avant sa mort, les professeurs et les étudiants d'Allemagne ont été saluer, féliciter et quelque peu apothéoser le très glorieux vieillard qui *mit la Force au dessus du Droit*. Nous ne les en blâmons pas. C'était leur droit, peut-être leur devoir. Bismark avait grandi l'Allemagne, et le patriotisme est une vertu qu'il ne faut pas amoindrir ou diminuer dans le sentimentalisme d'une fraternité de dupes. Ou fait de grandes choses avec le patriotisme, et l'on reste soi. Etre sans patriotisme et sans patrie, c'est être presque sans nom, et l'homme, d'ordinaire, gagne peu à se soustraire aux devoirs de la patrie. Mais la patrie, dans nos temps de démocratie nécessaire, n'est certainement pas l'empire et si Bismarck en a fait le moule d'airain de son unité allemande autant par tempérament que par nécessité, l'esprit moderne et la civilisation du siècle admettent difficilement que des professeurs, des savants et des étudiants—l'élite intellectuelle d'une nation—s'inclinent devant l'empire comme devant un gouvernement vrai et définitif. Est-ce que la liberté n'a pas des droits supérieurs, et la France de la République, même avec l'oubli de l'Alsace-Lorraine, saurait-elle être l'amie de l'Allemagne au despotisme militaire ?

La question de race, croyons le, a bien son importance, et chaque race, avec son type d'origine, a ses croyances, ses mœurs, ses habitudes, ses lois, ses institutions, son histoire et son tempérament. L'éducation de l'une n'est pas l'éducation de l'autre, et si la philosophie et la science, comme le christianisme lui-même, permettent des rapprochements, ces rapprochements deviennent-ils jamais des effacements ? Pour s'aimer à peu près, il faut aimer de même et sentir de même.

Et la France et l'Allemagne, à cette heure, avec leur différence de race, d'esprit et de génie, peuvent-elles bien se comprendre, et si l'une n'est pas supérieure à l'autre, comment leur ferez-vous admettre une égalité qui n'existe vraiment pas ou que toutes les deux voudront briser ?

Est-ce à dire que la France doive haïr l'Allemagne et qu'elle soit dispensée d'être juste envers elle et envers son peuple ?

Assurément non, et nous ne vivons plus aux temps barbares, Dieu merci, bien qu'il y ait aujourd'hui en Europe plus de soldats et de guerriers qu'aux temps des conquêtes et des invasions barbares. La France, du reste, qui n'est pas insolente et brutale avec la conquête, ne connaît guère la haine violente et sauvage. Elle sait peu détester, et sa rancune est souvent courte comme sa mémoire. Accordons-lui aussi la vanité de la générosité. Et nous savons qu'avant la guerre franco-prussienne, lorsque Bismark travaillait dans l'ombre, la France de la science, des lettres, des arts, des intelligences, des écoles, de toute une valeureuse et généreuse jeunesse, aimait beaucoup l'Allemagne. On la l'avait, on la traduisait et on l'applaudissait. Sa voix était volontiers entendue. On trouvait l'Allemagne très savante, et sa philosophie, ou nuageuse comme la fumée ou lourde comme la bière, semblait presque admirable. Ce qu'elle avait de profondément obscur paraissait souverainement profond. L'Allemagne était le pays des penseurs, et les Allemands étaient un peuple grave, très sérieux, au large et puissant crâne. En nulle autre contrée, du reste, on ne savait mieux le grec, et les universités allemandes avaient une réputation méritée. Puis, la France, avec l'œil de l'amitié et de la sympathie, blondissait les cheveux un peu roux de ses voisins d'outre-Rhin, de même qu'elle blanchissait leurs yeux d'acier plus aigus que doux. Mais la légende était que l'Allemand était l'homme aux yeux bleus et aux cheveux blonds, et qu'il avait l'âme rêveuse. On lui prêtait une poésie et une tendresse extraordinaires. Il avait des mœurs que nous n'avions pas, et Gretchen, simple et vertueuse, pouvait faire rougir nos Françaises aux bonnets jetés par dessus les moulins.

En vérité, dans ces temps, à l'aurore de Février 1848, aux jours de Michelet, de Quinet et des beaux rêves de liberté, la France aimait bien l'Allemagne et les Allemands. Son amour de cœur bon et de cœur hâte allait jusqu'à la germanisation. Et si l'on ne doit jamais reprocher l'hospitalité qu'on accorde aux autres, car l'hospitalité est toujours due à qui frappe à votre porte, il est cependant permis de dire que l'hospitalité française n'a jamais été refusée aux voisins d'Outre-Rhin. On prétend même qu'elle a été très cordiale, très généreuse et jamais douteuse. Paris, qui n'a pas cessé d'être un grand-prêtre, a sacré bien des grands hommes allemands, et plus d'un Allemand a fait sa fortune en France. L'atelier français s'est-il jamais fermé à l'ouvrier allemand.

Par ces choses, qui ne sont ni un regret ni un reproche, entendons nous dire qu'il faille transformer ses sentiments, se mettre de la haine au cœur et être injuste envers ceux qui sont devenus vos adversaires, sinon vos ennemis ?—En aucune façon. L'injustice est toujours mauvaise. Méconnaître les qualités et les vertus de son adversaire est une triste faiblesse. En les méconnaissant on en les niant, avec passion d'ordinaire, les supprime-t-on, et ne se donne-t-on point le tort d'une erreur ? Il faut toujours être assez brave pour louer ses adversaires et leur rendre justice, sans toutefois, quand ils sont vainqueurs, se courber ou s'humilier devant eux, d'autant plus qu'à cette heure, dans le recueillement et dans la dignité de sa défaite, un salut de la France à l'Allemagne serait un salut à l'empire.

Et pourquoi donc n'aurait-on les qualités et les vertus allemandes ? Mieux vaudrait se les approprier et les imiter si elles sont réelles.

Car si le peuple allemand peut se tromper en se croyant supérieur à toutes les autres, parceque le sort des armes l'a couronné d'une gloire militaire encore enviée, le peuple allemand, en dehors d'un militarisme qu'on peut se dispenser d'admirer, n'en est pas moins courageux, laborieux et fort. Il travaille énergiquement. Il économise prudemment. Il ne triche point misérablement avec les devoirs de l'amour et de la famille. Bien qu'il émigre, il est patriote jusqu'à la troisième génération, et si la prolifique Allemagne a fourni des princes et des princesses à l'Europe monarchique, elle a donné à l'Amérique de nombreux et vaillants démocrates qui ne salueront jamais l'empire. Cette Allemagne pense sous son casque militaire. Elle est instruite, elle est savante, et si la pensée, chez elle, a un siècle d'avance sur l'action et la révolution, l'action viendra pourtant, p'tôt même qu'on ne le croit. Laissez mourir Bismark.

Mais si l'Allemagne est telle, respectable avec sa race, son peuple, son histoire et sa langue; si ses mœurs, ses habitudes, ses lettres, ses sciences, ses arts et son génie la mettent en relief et en lumière devant les peuples et devant la civilisation, et si les Français doivent regarder l'Allemagne, la lire, la traduire, la comprendre, la connaître, l'égaler ou la surpasser,—sans l'imiter toutefois et sans vider son verre de Gambrinus—il n'est pas nécessaire que la France se germanise ou s'anglicanise tant soit peu. Elle doit rester elle-même, sans adultération d'anglo-saxonnisme, dans toute la sincérité de sa nature et de son caractère, avec son cœur, avec sa foi et son génie, avec son esprit qui n'en craint aucun autre, avec son travail et son œuvre, avec son histoire sans pages de décadence ou d'affaiblissement intellectuel et moral, avec ses éternelles et vivantes traditions de liberté et d'honneur, mangeant et partageant sans égoïsme son pain de pur froment, buvant son vin d'enthousiasme et de générosité, digne et fière dans le deuil et dans l'épreuve, sans orgueil et sans vanité dans le triomphe, et parlant toujours sa langue, sa vraie langue, sa langue si claire, si nette, si juste, si logique, si philosophique, si riche par tant d'ouvrages immortels et par tant de chefs-d'œuvre,—sa langue si honnête, si sincère, si loyale, si franche, si fine, si polie, si courtoise, si pleine de tant de grâces, si admirablement nuancée et si merveilleusement variée,—sa langue qui se parle naturellement et sans effort, qui n'est ni rauque ni sifflante, qui ne sort ni du nez ni du gosier, qui sait être celle de la femme et celle de l'homme, qui a toutes les formes de la pensée et du sentiment, qui a toutes les cordes de la lyre, qui peut être et qui est langue de la raison, de la philosophie, de l'histoire, de la tribune, de la chaire, de l'éloquence, de la poésie dans tous ses genres et dans toutes ses magnificences, avec le conte, la fable, le sonnet charmant, l'ode, la satire, la comédie, la tragédie et l'épopée,—sa langue incomparable que Dieu parlerait, si Dieu parlait, et qui est, en dehors de la chaire de l'enseignement, de la chaire du prédicateur, de la tribune de l'orateur, du théâtre de l'auteur tragique ou comique, de l'Académie où l'on couronne les poètes et les poèmes, de la bibliothèque de tous les littérateurs, de tous les écrivains et de tous les savants, la seule langue dans laquelle on puisse causer avec grâce et s'entretenir avec charme,

Ce n'est pas la langue d'un peuple sans grandeur, d'une nation en décadence et d'une France qui demande l'aumône.

Mais n'adultérez pas plus la langue française que le génie de la France.

Et ne saluez pas Berlin.

J. GENTIL.

Nouvelles de l'Extrême-Orient.

"La paix est assurée" dit une dépêche. Il s'est établi un accord parfait entre les négociateurs du Japon et de la Chine." Et l'on donne les termes précis du traité :

Indépendance de la Corée.

Cession de l'île Formose au Japon.

Indemnité de 300,000,000 de taëls.

Occupation permanente de Fort Arthur et du territoire qui l'environne, c'est à dire de la presqu'île de Liao Tung, ou tout au moins, de la partie que l'on appelle l'Epée du Régent.

Ouverture de la Chine au commerce de toutes les nations.

Tout est convenu, probablement même signé. Dans quelques jours, tout sera baclé.

A la bonne heure ; mais un peu plus loin, parait une autre dépêche qui nous annonce que la Russie proteste contre l'occupation permanente de Port Arthur et d'une partie, si faible qu'elle soit, de la Mandchourie, par le Japon.

Jusqu'ici en effet, il n'avait été question que d'une continuation temporaire de l'occupation de la place conquise.

Ce changement a dû prodigieusement indisposer la Russie qui a des vues bien connues de ce côté. Wladivostock n'est pas un terminus convenable pour son chemin de fer trans-sibérien, qui met tout cet immense empire en communication avec la Baltique, d'un côté, avec le Pacifique, de l'autre. Il y gèle la moitié de l'année. Il lui faut absolument descendre vers la Corée, afin d'y établir un port à l'abri des glaces, pendant l'hiver. Rien dans le traité qui semble devoir favoriser, de ce côté, les ambitions moscovites.

Jusqu'ici, le Czar n'avait pas soufflé mot ; mais, à la sourdine et sans rien dire, il avait concentré des troupes dans la province d'Amur, au fond de laquelle se trouve Wladivostock. On y comptait déjà, il y a six semaines, près de 90,000 hommes. Il y en a peut-être maintenant beaucoup plus de 100,000. Le Czar ne parle pas souvent, mais quand il le fait, c'est l'épée à la main.

L'affaire de la pacification n'est donc pas aussi avancée qu'on le prétend.

Voici qui est plus singulier encore. Pendant que Li Hung Chang signe la paix avec le Japon, la cour de Chine réclame contre les termes du traité et fait appel à la Russie qui, probablement, ne demande pas mieux que d'intervenir, pour pouvoir tirer son épingle du jeu.

La solution n'est donc pas si claire qu'on veut bien le dire.

Tout s'arrangera, nous en avons la conviction, et plus tôt qu'on ne le pense. Nous le souhaitons, non seulement pour le Japon qui, dans ces derniers temps, a fait preuve d'une grande modération, d'une véritable magnanimité. Nous le souhaitons surtout pour le commerce de l'Europe et de l'Union américaine, devant lequel s'ouvre un champ immense, inexploré jusqu'ici.

Quoi qu'on en puisse penser, la pénétration du bloc asiatique et son assimilation à la civilisation moderne sera le grand événement du siècle qui touche à sa fin et de tout celui qui va commencer.

L'anthitèse de la Tour Eiffel.

M. Paschal Grousset, député de Paris, vient de proposer à M. Picard, directeur général de l'Exposition, un "clou" colossal pour l'Exposition de 1900 ; il s'agirait d'une cité souterraine descendant vers le feu central du globe.

On creuserait des puits verticaux de 200 mètres, jusqu'à 1,200 ou 1,500 mètres de profondeur—car plus bas, selon les données de la science, la température serait insupportable ; — et des galeries horizontales relieraient ces puits verticaux. Chaque puits aurait deux ascenseurs, et chaque galerie des attractions distinctes, correspondant à l'accroissement de la température : depuis les paysages polaires jusqu'aux produits tropicaux.

L'auteur de la proposition prévoit des objections à son projet et les discute.

A t il pensé à toutes ? Les savants nous le diront bientôt.

L'ETAT SANITAIRE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Nous avons toujours cru, nous croyons encore que la Nouvelle-Orléans est par elle-même une ville saine, surtout pendant l'été, à cause du voisinage du golfe et du Lac qui nous procure souvent une brise rafraichissante et salubre. Quant à l'humidite naturelle de son sol, les maladies ou indispositions, assez rares, du reste, qu'elle occasionne, sévissent plutôt en hiver que dans la saison des chaleurs.

Pourquoi donc les statistiques de cette année accusent-elles une mortalité de 24,89, ou, bien près de 25, par mille habitants ? C'est que la ville est mal drainée, mal soignée, mal assainie. L'édilité chez nous n'existe pas, ou, si elle existe, il n'y paraît guère. Les boues ne s'y enlèvent que bien rarement, quelquefois pas du tout. Quant au balayage, c'est un mythe !

C'est généralement le ciel qui se charge de la besogne. Pendant la saison des chaleurs, surtout, les pluies sont accueillies avec reconnaissance par la population qui y voit une faveur de la providence.

Nous ne savons où en est le système d'égout dont on a commencé la construction depuis quelque temps ; mais si l'exécution est conforme au plan adopté, il rendra de véritables services à la santé publique et contribuera puissamment à élever notre ville au premier rang des grands centres de l'Union, au point de vue sanitaire.

Quand, il y a quelque temps, la plupart de nos habitants du Deuxième District ont vu commencer les travaux de construction des nouvelles lignes de fer urbaines, travaux qui tout d'abord se poursuivaient avec une lenteur désespérante, ils ont craint qu'ils ne se prolongeassent jusqu'à l'époque des chaleurs. Il n'en sera heureusement rien, nous l'espérons du moins. Par surtroit de chance, ils semblent devoir s'achever pendant des temps secs, ce qui rendra les excavations qui se pratiquent dans nos rues tout à fait inoffensives.

Mais, pour Dieu, que l'on se hâte d'en finir. S'il survenait une saison pluvieuse, avant l'installation définitive du nouveau système, les travaux pourraient bien se prolonger indéfiniment.

A Propos du Mariage Princier.

La date du mariage de Madame la princesse Hélène avec son S. A. R. le duc d'Aoste n'est pas encore fixée ; mais il est certain que la cérémonie aura lieu à Turin et qu'une grande pompe y sera déployée.

Un tournoi historique sera organisé en l'honneur de la princesse par le 5e régiment d'artillerie, dont le duc d'Aoste est colonel, et par le régiment de cavalerie Royal Piémont, dans lequel le comte de Turin, son frère, sert avec le grade de major.

Les dames de Turin ont constitué un Comité pour offrir un cadeau à Madame la princesse Hélène.

A l'occasion de son mariage, le duc d'Aoste sera promu au grade de major-général.

* * *

A propos du duc d'Aoste, il n'est pas inutile de régler d'une façon absolue la manière dont son nom doit être prononcé.

Certains prononcent d'*Ost* ; d'autres, faisant un sort à toutes les lettres du nom, même à la dernière, prononcent d'*Aosté*.

Ce sont les premiers qui ont raison. Aoste étant une ville du Piémont, on doit s'en rapporter aux Piémontais, qui prononcent le mot : *Ost*.

LA NOUVELLE ÉGLISE GRECQUE A PARIS.

M. Paul Stefanovith Schilitzi, le grand philanthrophe grec établi à Constantinople, vient d'aller à Paris pour surveiller les travaux d'achèvement de l'église grecque que son frère, M. Demetrius Schilitzi, décédé il y a un an et demi, a fait élever à Paris.

Cette église sera un monument superbe, une miniature de Sainte-Sophie de Constantinople—quoique assez vaste pour la colonie grecque de Paris et beaucoup plus grande que l'église russe de la rue Dara—avec sa célèbre coupole et sa forme carrée. La décoration intérieure de cette coupole a été confiée à M. Lemaire, qui y travaille depuis de longs mois.

L'Eglise grecque est située rue Bizet. La cérémonie de la consécration, pour laquelle un évêque viendra spécialement de Constantinople ou d'Athènes, aura lieu prochainement avec une grande solennité.

—Dis, papa, c'est-y vrai que les hommes descendent des singes ?

—Mais, il paraît.

—Et les singes, alors, de quoi qu'ils descendent ?

—Ils descendent.... des arbres.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Nouvelles Européennes.

A Pékin.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril—Une dépêche de Shang Hai au *Central News* dit que des nouvelles arrivées à Pékin annoncent que le Japon a donné aux plénipotentiaires Chinois 24 heures pour accepter ou refuser les conditions.

Le Japon a réduit l'indemnité d'un million de yens.

Le gouvernement de Pékin est divisé au sujet de l'acceptation des termes du Japon. Le parti de la paix veut accepter, mais le parti Honand refuse. La situation est dans un état critique.

Demandent la Protection de l'Italie.

Presse Associée du Sud.

Rome, 13 avril.—Les habitants de la contrée de la rivière Tigre, en Abyssinie, demandent la protection du gouvernement Italien, qui, en conséquence, a ordonné au général Baratieri de maintenir l'occupation du pays.

Grand Incendie en Bohême.

Presse Associée du Sud.

Prague, 13 avril—Un grand incendie a eu lieu hier à Toeplitz, la célèbre station balnéaire. 25 hôtels et pensions ont été détruits, ainsi qu'un grand nombre de résidences. Aucun accident de personnes n'est rapporté.

La Réponse du Nicaragua à l'Ultimatum de l'Angleterre.

Presse Associée du Sud.

Londres, 13 avril.—La réponse du Nicaragua à l'ultimatum de l'Angleterre a été reçue au ministère des Affaires Etrangères. On croit que cette réponse est si satisfaisante que le gouvernement Anglais ne donnera pas suite aux mesures qu'il avait l'intention de prendre lundi prochain.

Duel en Allemagne.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 13 avril—Un duel a eu lieu aujourd'hui entre le baron Von Reichach, un des maréchaux de la cour, et Freiherr Von Kotze, ancien chambellan. Von Kotze a reçu une balle dans la cuisse ; la blessure, quoique pénible, n'est pas dangereuse.

La rencontre a été causée par les scandales qui ont amené l'arrestation de Kotze, il y a quelque temps, sous l'accusation d'avoir écrit à des personnages haut placés des lettres les accusant, eux ou leurs parents, de grosse inconvenance.

Nouvelles Américaines.

Une ville détruite dans l'Arkansas.

Presse Associée du Sud.

Paragould, Arkansas, 13 avril—La ville de Nettleton, à vingt milles au sud de Paragould, à la jonction des chemins de fer Iron Mountain et Kansas City, Fort Scott et Memphis, a été presque entièrement détruite par un incendie hier matin, de bonne heure. Le feu s'est déclaré dans un petit hôtel construit en bois.

Plusieurs personnes logées dans l'hôtel ont échappé difficilement aux flammes.

Candidatures à la Présidence des Etats-Unis.

Presse Associée du Sud.

New York, 13 avril—Dans une épreuve préliminaire faite par les comités Républicain et Démocratique, reproduite par le *Evening Telegram*, aujourd'hui, William McKinley et Adley Stevenson ont obtenu le plus de voix pour la candidature à la Présidence des Etats Unis.

Voici les chiffres :

Comité Républicain, William McKinley, 13 ; Ben. Harrison, 4 ; Thos. B. Reed, 4 ; Wm. B. Allison, 2 ; Levi P. Morton, 1 ; John Sherman, 1 ; Henry M. Teller, 1.

Comité Démocratique : A. E. Stevenson, 9 ; Gouverneur Boies, de l'Iowa, 2 ; Matthews, 1 ; William C. Whitney, 1 ; C. S. Thomas, de Denver, 1 ; et Wm. L. Wilson, 1.

Chicago est très en faveur comme centre de réunion des conventions. La campagne électorale sera faite sur le tarif et la question financière.

Prime Offerte.

Presse Associée du Sud.

Albany, New York, 13 avril—Le gouverneur Morton a offert aujourd'hui une prime de $1,000 pour l'arrestation et l'envoi d'Oliver Curtis Perry à l'hôpital des criminels de Mattiwan.

Abandonné en Mer.

Presse Associée du Sud.

Savannah, 13 avril—Le schooner Fostinia, arrivé aujourd'hui de Boston, avait à bord R. R. Boyd, de Norfolk, recueilli en mer mardi dernier, seul sur un chaland, à douze milles du phare du cap Charles. Le chaland allait à la dérive depuis lundi à huit heures du soir, ayant été séparé du remorqueur Thomas A. Bain pendant une tempête.

Le remorqueur conduisait deux chalands du chemin de fer Norfolk et Cap Charles, de Wilmington, Delaware, à Norfolk, Virginie. Le jeune homme Boyd se trouvait seul à bord. Le câble s'est rompu et le remorqueur, pour se mettre à l'abri, est retourné à Norfolk abandonnant les chalands et Boyd à la merci des vagues.

Le malheureux jeune homme a été sans nourriture jusqu'à mardi, quand le capitaine Philbroak, du schooner Fostina, l'a recueilli à son bord.

Par 36.40 de longitude et 51.10 de latitude, le steamer Dessoug, de Philadelphie, arrivé hier, a rencontré les deux chalands entraînés à la dérive.

Pas de nouvelles des négociations de paix à Washington.

Presse Associée du Sud.

Washington 13 avril.—Aucune information nouvelle et définie des négociations de paix entre la Chine et le Japon n'a été reçue aujourd'hui aux légations de ces puissances. On dit que les conclusions ont été télégraphiées à Pékin par Li Hung Chang et que le Japon a accordé un jour pour répondre.

Ceci explique la dépêche de Pékin annonçant un ultimatum exigeant l'acceptation ou le refus dans les vingt-quatre heures.

Il est toujours prétendu que la Chine retardera, s'il est possible, sa décision jusqu'à l'expiration de l'armistice, le 21 courant.

L'Université de Little Rock.

Presse Associée du Sud.

Chicago, 13 avril—Une dépêche spéciale de Little Rock, dit que les troubles à l'Université de cette ville ont eu pour résultat la fermeture de l'institution.

Le président Shedd, l'auteur du différend, a quitté la ville, et aucun cours n'est fait à la faculté.

La propriété appartient à la Société d'Education du Sud, de Cincinnati, une création de l'Eglise Méthodiste du Nord.

Lorsque la difficulté récente s'est élevée entre le président et les étudiants, ces derniers refusant de fréquenter l'école tant que Shedd occuperait la présidence, la faculté a essayé de continuer les cours, mais Shedd a fermé et barricadé les portes des salles et a donné aux élèves internes quatre jours pour quitter l'université ; il a notifié les parents des externes de garder leurs enfants à la maison, s'ils désiraient éviter des ennuis, et a placé un député shérif sur la place pour exécuter ses ordres. Il y a une semaine, le professeur Sanford, de l'Ohio, un membre de la faculté